

Denis Urubko

SOS Himalaya

LE SAUVETEUR D'ÉLISABETH REVOL
RACONTE



Guérin
éditions Paulsen

© Éditions Paulsen, 2021

est traduit du russe par Nina Neverov.

Cette édition constitue l'édition originale en français.

Guérin, Chamonix – guerin.editionspaulsen.com

Les éditions Paulsen sont une société du groupe Paulsen Media.

Denis Urubko

SOS Himalaya

*Traduit du russe
par Nina Neverov*



Guérin
éditions Paulsen

Cet ouvrage est composé des récits de sauvetages en haute altitude auxquels a participé Denis Urubko. Il est un témoignage sur l'entraide que les alpinistes peuvent s'apporter mutuellement en montagne. Les géants de l'Himalaya et du Karakoram sont des lieux où il n'y a pas de place pour des décisions irréfléchies. Les conflits qui peuvent y survenir et les risques de la montagne révèlent des caractères forts et une réalité plus belle que toutes les fictions. Ces histoires portent une promesse d'avenir : les montagnes nous attireront toujours par leur beauté et grâce aux aventures que l'on peut y vivre. Demain encore, on pourra y compter sur des gens prêts à entendre les appels de détresse.

EN GUISE D'INTRODUCTION DE LA PART DE QUELQUES AMIS

L'été 2019, une semaine seulement après avoir effectué trois sauvetages en altitude, Denis Urubko a ouvert une voie au Gasherbrum 2. L'ouverture en style alpin d'un nouvel itinéraire à une telle altitude, 8 000 mètres, est un stade ultime, invraisemblable, de l'alpinisme. Denis a ainsi réalisé un rêve vieux de dix-huit ans¹.

Cette réalisation exprime l'essence de l'attitude d'Urubko envers les montagnes : être prêt, attendre patiemment l'opportunité et agir dans une explosion d'énergie quand cela devient crucial. Malgré des comportements qui peuvent paraître aventuristes et insolents, Denis a élaboré depuis trente ans une stratégie d'expédition qu'il applique avec rigueur, depuis ses ascensions très techniques sur des parois verticales jusqu'à ses incursions en haute altitude. C'est peut-être pour cela qu'il a eu la chance de vivre quarante-sept années, dont trente passées à titiller la mort.

Le choix des aventures possibles peut paraître vaste, il est en fait restreint. Ce style d'ascension n'offre pas un large spectre

1. Sa première ascension du Gasherbrum 2 date de 2001. La voie ouverte en 2019 s'appelle *Honey Moon* (sauf indication contraire, les notes sont de l'éditeur).

d'action. Il est incroyablement dangereux. Pour cette raison, nous prions le lecteur de bien réfléchir avant de s'essayer à cette manière risquée d'atteindre les sommets.

Urubko a dit à ce propos : « Mon Dieu est le Sport, et ses prophètes sont la Gloire, l'Argent et les Femmes. » Son alpinisme n'est pas simplement de l'alpinisme, c'est une course d'obstacles. Et il faut un mélange singulier de savoir-faire et d'amour-propre pour surmonter ces obstacles et aller au bout de telles ascensions. Quoi qu'il arrive, en dépit de tout.

Denis parle de ses sauvetages comme de « l'aide mutuelle d'un égoïste à un autre ». Ils sont une manifestation de qualités positives – même si elles sont mises au service de la réalisation d'étranges ambitions. Il existe une chance de rester humain dans les conditions les plus rudes.



Été 2019. Sauvetage de Francesco Cassardo au Gasherbrum 7.



Mai 2001, Denis Urubko, 27 ans, membre du club des sports de l'armée kazakhe, en route pour le Lhotse.

UN SOMMET POUR SOI

Lhotse, mai 2001 – C'était le printemps, deux drôles de personnages buvaient du thé à 7 800 mètres d'altitude. Même au regard des coutumes locales, ils avaient vraiment l'air étranges. Des soldats de fortune, dépourvus de cet air supérieur dont la fréquentation de l'Himalaya marque souvent les athlètes. Il y avait dans l'air une ambiance paisible et ils étaient de bonne humeur, sereins. Leur unique sac de couchage était en train de sécher sur la tente. Le soleil chauffait comme à la maison et les nuages de l'après-midi ne se manifestaient pas. Il n'y avait qu'une légère brume au loin, vers le sud : les premières vagues de la mousson arrivaient de l'Hindoustan.

Les deux gars étaient insoucians, mais un observateur attentif aurait remarqué chez eux des habitudes qui n'étaient pas celles de débutants. Ces deux-là étaient autonomes, dans leur élément. Avec des gestes nets et précis, ils aménageaient l'espace selon leurs besoins.

– Denis, tu as attaché le sac de couchage ? demanda le brun d'une voix rauque et aiguë.

– Comme d'habitude, avec des mousquetons, répondit celui qui avait les cheveux courts et plus clairs. Et toi tu as réglé la radio ?

Ils échangèrent un regard et éclatèrent de rire. La cause de ce rire, la radio, traînait à côté. Sans son antenne, elle n'est bonne qu'à servir de casse-noix. Il fallait arranger cela rapidement.

Les deux alpinistes communiquaient en anglais, mais à en juger par leur accent, ce n'était pas leur langue maternelle. Denis se leva et apostropha en russe un tas de déchets à proximité sur la pente. Un détail avait attiré son attention.

– Tu vas où ? demanda l'aîné des deux.

– Il faut que j'aïlle voir un truc, Simone.

Denis remonta de quelques pas jusqu'aux vestiges d'un ancien camp. Avec un cri de gloire, il brandit une fourchette rouillée.

– Yes ! Simone, tu l'auras ton antenne !

Quelques exclamations mélodiques échappèrent à l'aîné des deux, trahissant ses origines italiennes :

– *Benissimo... porca troia...*

Il demanda quand même à son ami qui revenait vers la tente :

– Tu crois que ça va fonctionner ?

– On va essayer, dit Denis en riant.

Il tordit une des dents de la fourchette, l'introduisit dans la prise d'antenne, la fit tourner en enfonçant... Et il tendit la radio à Simone.

– Allume !

L'italien attrapa la radio avec enthousiasme. On voyait bien que la communication lui avait manqué. Il appuya sur quelque chose et il se mit sur la pointe des pieds en regardant à l'horizon avec l'espoir d'apercevoir son lointain et inaccessible interlocuteur.

– *Gianpietro, mi senti ? Gianpietro, mi senti ?*

À sa grande joie, la radio revint à la vie. Malgré les crachotements et le chuintement, une voix distincte sortit du haut-parleur, avec le même accent d'Italie du nord. Oui ! C'était une réussite.

– Voilà, ça vous apprendra à perdre les antennes ! marmonna Denis, content.

Il reporta son attention vers la casserole posée sur le réchaud à gaz. Celui-ci s'apprêtait à gratifier l'humanité d'un litre d'eau bouillante. Il fallait préparer le thé pour une agréable sieste.

Ce jour-là sur les pentes du Lhotse, la cordée était partie du lointain camp 2 et était montée jusqu'au camp 4. L'assaut vers le sommet partirait d'ici, mais avant il fallait bien se reposer. Manger copieusement, boire suffisamment...

Une tasse de thé à la main, des biscuits dans l'autre, Denis écoutait le bavardage avec le camp de base, plissait les yeux au soleil avec satisfaction. Ne comprenant rien à l'italien, il appréciait tout de même la musicalité de la langue.

L'altitude n'était plus oppressante. En quelques semaines, ils s'étaient bien acclimatés. Leurs corps supportaient facilement l'effort. Ces deux-là étaient des athlètes entraînés, pas de ces clients d'expéditions commerciales qui suivent leurs guides comme un enfant sa nounou. L'Himalaya propose un large assortiment de divertissements ; il suffit d'avoir les moyens de payer. Le paradoxe est que les meilleurs morceaux, les ascensions difficiles et l'ouverture des nouvelles voies, reviennent aux plus pauvres, aux ambitieux. C'est ainsi que Denis et Simone s'étaient retrouvés au Népal, espérant faire la traversée Lhotse-Everest. Ces deux 8 000 voisins n'avaient jamais été enchaînés dans une même ascension. C'était un projet simple, de bon goût. Et très difficile.

Il ne restait plus qu'à passer à l'exécution. L'italien et le Russe, ayant achevé le travail d'acclimatation, comptaient bien maintenant gagner le gros lot. Tout était prêt pour accomplir l'exploit planifié. Et demain... Oh oui ! Demain... Ayant profité de la communication radio, Simone la mit de côté et, décontracté, commença à réfléchir de manière favorable à l'assaut du lendemain. Au même instant, Denis caressait avec plaisir ce rêve choyé.

– Hé oh !

Un faible cri avait soudain retenti.

– Hé oh !

Quoi ? Où ? Ils aperçurent avec étonnement une silhouette à une centaine de pas. Elle apparut derrière une crête où d'habitude

personne n'allait. C'était étrange, car la voie passait de l'autre côté.

– Que diable se passe-t-il ? marmonna l'Italien. Denis, c'est qui ?

– C'est Dariusz, le Polonais, estima son ami en plissant les yeux. Il était venu nous voir au camp de base. C'est un brave gars.

– Mais qu'est-ce qu'il fait ici ?

Le Russe haussa les épaules et marmonna quelque chose comme « on verra bien quand le problème se posera ». Pendant ce temps-là, la silhouette se rapprochait, traînant les pieds dans la neige qui lui arrivait à la cheville.

Ok. Il était donc arrivé quelque chose de grave. Les amis commencèrent à s'habiller et à lacer leurs chaussures. Comme d'habitude dans la précipitation, ils rataient les manches, la fermeture éclair se bloquait et les coutures craquaient. Denis essayait de se souvenir rapidement de l'endroit où il avait laissé la trousse de secours. Par chance, Dariusz, lui, n'avait rien. Arrivé devant la tente, il s'arrêta, appuyé sur ses bâtons de ski. Il avait l'air épuisé, exténué, et respirait avec difficulté. On voyait à quel point le jeune homme était cramé par l'altitude.

– Qu'est-ce qui est arrivé ? demanda Simone. Tu arrives d'où ?

– Du sommet, dit Dariusz dans un souffle rauque, mais on a besoin d'aide. Pas moi, précisa-t-il, s'attirant un regard interrogatif.

Denis rajouta de la neige dans la casserole pour rafraîchir l'eau et en fit couler dans une tasse qu'il tendit au Polonais.

– Merci !

Il but éperdument.

– J'étais avec un groupe.

– Et les autres, où sont-ils ? Tu es avec qui ?

Il raconta que le groupe s'était séparé en descendant du sommet. Une femme était restée là-haut avec son guide népalais. Dariusz et Thomas, un Anglais, étaient partis chercher de l'aide. Ils s'étaient perdus en chemin et s'étaient retrouvés dans

le couloir voisin pas très loin d'ici, derrière la crête, puis Dariusz avait repéré la direction du camp.

– Mais l'Anglais qui était avec toi, il est où ?

– Dévissé, parti, marmonna Dariusz perdu. Nous étions en train de descendre et il a glissé. Environ 100 mètres. A priori, il n'a rien, rien de sérieux, il est sain et sauf. Mais il refuse de bouger.

Ayant expliqué la situation, le Polonais écarta les bras. Il était clair que le bonhomme inexpérimenté était très fatigué, il fallait maintenant l'aider.

– Et ta partenaire, elle est où ? Qu'est-ce qu'elle a ? demanda Denis.

– Elle n'a plus d'oxygène.

De nouveau, Dariusz écartait les bras.

– Elle s'est allongée et ne peut plus bouger. Juste au début des pentes sommitales.

– C'est... euh, vers les 8 000 ?

– Plus haut, soupira Simone, 8 200.

– Bon, c'est urgent, Simone il faut qu'on les aide, s'activa Denis. Toi, tu vas chercher Tom derrière la colline, d'accord ?

– Oui, bien sûr ! répondit Simone.

– Moi, je vais courir vers le haut. Faire descendre... comment tu dis qu'elle s'appelle ? demanda-t-il à Dariusz.

– Anna. Anna Czerwinska.

– Oui. Et toi, Dariusz, va chercher du monde dans toutes les tentes voisines ! Qu'ils nous suivent ! Pour aider. C'est très important !

Ayant réparti ainsi les tâches et les objectifs, le jeune se calma et commença à se préparer. Sans tarder. Le plus vite possible, sans émotions ni discussions inutiles. Il savait par expérience que seule l'efficacité a du sens dans ces moments-là. Il était important d'agir, pas de s'agiter en vain. Après avoir rassemblé

un casse-croûte, une petite bouteille d'eau, de l'aspirine et quelques vivres aussi pour Simone, il ferma la tente. Ils s'en allaient pour longtemps. En enfilant les baudriers et en fixant les crampons aux chaussures, les deux se lançaient comme d'habitude des piques :

– Denis, tu es encore très jeune et sans expérience avec les femmes ! Mais après tout, l'amour n'a pas d'âge.

– J'ai des exigences très élevées en ce qui concerne la moitié féminine de l'humanité. Tu es jaloux ?

– Se traîner jusqu'à 8 000 ? Ah non, ça ne me rend pas jaloux !

Avant de partir chacun de son côté, les amis se serrèrent la main. Et... « C'est parti ! » Simone dans une direction, Denis dans une autre. Sans forces, Dariusz les accompagna du regard : un fol Italien et un fou Russe. Il reporta son regard sur les tentes voisines, où d'autres grimpeurs se reposaient et préparaient leur assaut du Lhotse.

Laissant les tentes derrière lui, Denis rejoignit la trace et se hâta de gagner de l'altitude. Le sac ballottait sur son dos avec la corde, la trousse de secours et quelques vêtements chauds. Allons ! il fallait se dépêcher, arriver avant la nuit. Le temps n'était plus à la réflexion, aux préparatifs minutieux, à l'attente de renforts. Le seul espoir était que Simone se débrouille d'une façon ou d'une autre avec sa mission de sauvetage et que Dariusz trouve d'autres personnes mieux préparées pour ces circonstances.

Courir... À cette altitude, l'image est bien sûr exagérée. Avec la meilleure volonté du monde, difficile de voir dans ce mouvement autre chose qu'une marche tranquille. Une paire de kilomètres par heure, pas plus. En déployant autant d'efforts en plaine, oui, on serait en train de courir. Mais avec un tiers seulement de l'oxygène disponible en bas, le corps ne peut pas fonctionner avec le même rendement. Denis haletait dans la montée. Les jambes entraînées permettaient de garder le rythme qui, comme d'habitude, n'était pas suffisant. Jeter toutes ses forces

dans la bataille. À bout de souffle, la conscience à zéro, garder juste le minimum de lucidité pour contrôler la situation. La trace n'était pas mauvaise, il suffisait d'avancer un pied après l'autre. Mais ici, le vent l'avait recouverte de neige, là le pied s'enfonçait sous la surface ramollie par le soleil. Cela cassait le rythme et le jeune homme était contraint de s'arrêter, de reprendre son souffle, de calmer son cœur avant de repartir... et un, et deux, en avant!

Un vers d'une chanson de sa jeunesse voletait dans son esprit.

La vieille selle grince à nouveau. Le vent refroidit la blessure ancienne...

La respiration saccadée et la pulsation du cœur dans la tête ne laissaient plus la place qu'à des pensées simples, automatiques. Qu'il aurait été bon de s'allonger, se reposer! Mais non : en avant ! Là-haut, quelqu'un a besoin d'aide!

La corde fixe de la voie normale se terminait 300 mètres au-dessus du camp. Derrière les rochers, la pente devenait moins raide... À cette époque, les expéditions commerciales ne gaspillaient pas leurs ressources sur ce tronçon car les cordes à peine fixées se retrouvaient entièrement recouvertes de neige fraîche. Sans hésiter, Denis se détacha et continua à grimper. Libre, jeune et ivre d'altitude.

Les premières couleurs du crépuscule apparaissaient sur les sommets lointains. Le soleil brillait encore blanc mais commençait à faiblir, laissant filer un air plus frais sur la pente. L'espace autour de Denis s'abaissait au rythme lent de sa marche. Les crêtes glissaient à ses côtés comme des lames éblouissantes. Des étincelles voltigeaient dans sa conscience, caléidoscope de beauté. Le pourpre du crépuscule allait absorber la blancheur étincelante du jour – un décor parfait pour cette course.

Où diable, Monsieur, êtes-vous arrivé ?

La chanson tournait en boucle dans son cerveau enflammé. Ses nerfs étaient à vif. Le calme n'était pas permis ? Les ressauts

rocheux se mirent à tanguer au-dessus de sa tête. L'arête du Lhotse étirait son rempart vers le nord, en direction de l'Everest. La trace s'échappait du couloir et débouchait sur une large pente enneigée, au pied des rochers. L'espace rétrécissait, canalisant ses pensées sur un seul point.

L'homme était en harmonie avec cette réalité qui l'entourait. Ses pensées avaient cessé depuis longtemps de s'ordonner en motifs précis. Ses intérêts se classaient selon une hiérarchie brute. Les longues années de service dans l'armée avaient appris à Denis à agir selon des vérités primitives : loin des chefs, près de la cambuse. Le manque constant de moyens de subsistance avait réduit ses besoins quotidiens à l'essentiel.

Mais ses réflexes de militaire ne l'empêchaient pas de jouir de la beauté du monde qui l'entourait. C'était un jour étonnamment limpide et clair en Himalaya. Les nuages habituels de l'après-midi n'étaient pas là, et leur absence libérait un immense panorama : les plus hauts sommets de la planète flambaient dans toute leur splendeur. À gauche se tenait Chomolungma, inébranlable, telle une couronne d'or inaccessible aux rêves des mortels. À droite, le rempart du Lhotse ressemblait à un paravent ou à un rideau de théâtre. Qu'il se soulève et des miracles se dévoileraient ! Les lignes convergeaient vers le sommet du Lhotse, à 8 506 mètres d'altitude. Vers l'ouest, l'arête du Nuptse se trouvait déjà sous les pieds de Denis, ouvrant de vastes horizons. La trace s'enfonçait dans un couloir sous les draperies de rocher. La chanson grinçait malicieusement dans son cerveau.

Paris a besoin d'argent, c'est la vie ! Et plus encore, il a besoin de chevaliers !

La base des rochers restait invisible derrière une épaule neigeuse. Mais en débouchant sur le replat, Denis vit deux silhouettes allongées sur la neige. Elles lui semblaient encore lointaines. Mais il se rapprochait d'elles pas après pas, puisant dans ses dernières

forces, avec une volonté inexorable. Il n'était pas nécessaire de crier : les protagonistes étaient en vue. Le soleil allongeait les ombres, et semblait vouloir renverser la réalité, mais cette réalité, il était désormais possible de la tordre, de la soumettre à sa volonté. Denis savait le faire, il en avait l'habitude.

– Salut tout le monde ! lança-t-il, rompant brutalement le silence.

Il s'approcha de l'homme et de la femme qui se chauffaient aux derniers rayons du soleil, silencieux. La Polonaise hochait à peine la tête, le Sherpa essaya quand même de se relever sur ses pieds.

– Anna, c'est toi ? Haut les cœurs ! reprit Denis d'un ton militaire. On parle en polonais ou en anglais ?

– C'est dur. Je ne comprends pas... articula l'alpiniste.

– Bon alors en russe ! siffla le militaire dans ses dents.

Il avait déjà repris son souffle après sa fulgurante ascension et sortait à présent le matériel de son sac à dos. D'un regard, il analysa ceux qu'il était monté sauver. Il n'y aurait pas besoin d'intervention médicale sérieuse.

– C'est comment ton prénom ? demanda-t-il au Népalais.

– Pasang, répondit-il faiblement. Je vais bien.

Le Sherpa avait l'air abattu et fatigué, mais pas désespéré. Hum, formidable, il pourrait donc marcher par lui-même. En revanche, la Polonaise, effondrée, avait le regard perdu et une absence totale d'émotions. Quelle joie pourrait ressentir un condamné à mort qui ne voit plus rien pour s'en sortir ?

– C'est dur, répéta la femme d'une voix à peine perceptible.

L'arrivée d'une personne seule n'apportait pas beaucoup de chances de survivre. L'espoir de réussir le sauvetage était ténu. Toutefois Denis était d'un autre avis. Il sortit le sac de nourriture, grignota quelque chose, donna des noix à Pasang. Anna refusa de manger, mais elle vida la petite gourde d'eau en un clin d'œil.



Décembre 2002. Au pied du versant nord du K2.

LE BAISER DU CIEL ET DE LA TERRE

K2, février 2003 – Aujourd’hui, beaucoup de gens connaissent le K2 à travers le film *Vertical Limit* et pensent savoir de quoi je parle. À mon avis, le film n’est pas formidable, mais cette production américaine a profondément ancré la Grande Montagne dans la conscience des gens comme un symbole de danger mortel. Disons qu’il était inutile de dramatiser. Doucement, Messieurs les cinéastes, doucement.

Il y a une part de vérité dans le film. Les alpinistes périssent sur le K2 avec une régularité rebutante. Mais ces nouvelles circulent plus rapidement que d’autres car ce sommet est médiatisé, alors qu’il y a autant de personnes restées à jamais sur d’autres 8 000, dans la « zone de la mort ».

En 1954, une expédition italienne gravit pour la première fois la montagne par l’arête sud-est et atteint le sommet. Elle perd un homme. En 1982, les Japonais attaquent le géant par une arête difficile dans la face nord. Leur succès est assombri par la mort de deux alpinistes écrasés par des effondrements de séracs. À la fin de 2002, quarante-huit ans se sont écoulés depuis que l’homme a foulé pour la première fois le sommet du K2, le nombre de morts sur les pentes de cette montagne continue d’augmenter. Un summiter sur quatre n’est pas redescendu vivant.

Les gens ont donné beaucoup de noms à ce sommet. Les habitants des montagnes du Pakistan le baptisent Chogori,

ce qui signifie « la Grande Montagne ». Du côté nord, celui où nous l'abordons, les Turcs qui nomadisait avec des chameaux dans les contreforts du Karakoram l'appellent Qogir, ce qui veut dire presque la même chose. La beauté du sommet hypnotisait les voyageurs de la route de la soie.

Au milieu du XIX^e siècle, une expédition géodésique anglaise mesure les sommets de la région du glacier du Baltoro, dans le massif du Karakoram. On découvre que la montagne à laquelle a été attribué le numéro K2 se trouve être la deuxième montagne la plus haute de la planète : 8 611 mètres. Elle est tellement grandiose que les gens écrasés par sa taille la traitent depuis toujours avec pitié. Il n'y a pas plus haut qu'elle à part l'Everest.

Plus tard, elle reçoit beaucoup d'autres noms pas très fins d'esprit, qui toutefois correspondent bien à sa nature : « la montagne mortelle », « la montagne tueuse », etc.

À ce jour (hiver 2002-2003), un seul Kazakh, le légendaire Anatoli Boukreev, est monté au sommet de cette montagne. Pour nos alpinistes, le voyage était trop lointain, trop coûteux. Pour atteindre les montagnes du Karakoram, à la frontière sino-pakistanaise, il faut traverser des territoires désertiques. La splendeur de ces lieux reculés ne se découvre qu'après plusieurs jours de marche.

Au départ de l'expédition, on pénètre dans des vallées encaissées, on remonte des lits de rivières asséchées pour trouver un passage jusqu'au cœur du monde sauvage. Pendant de longues journées, il n'y a que des pierres et du sable. L'air à cette altitude contient à peine les molécules d'oxygène nécessaire à la survie. Dans des creux abrités du vent froid qui souffle en continu, une pauvre végétation arrive parfois à sortir le bout de son nez. Le sentier est rude, seuls les chameaux sont en mesure de le suivre. On est projeté à des centaines d'années en arrière, au temps où les caravanes portaient la soie de Chine vers l'ouest

en passant par les cols les plus hauts du monde. Je n'ai qu'à fermer les yeux pour me retrouver dans cet endroit oublié de Dieu, avec le hurlement du vent entre les falaises pour compagnon.

Notre expédition a déjà une longue histoire. Il y a deux ans, quand je suis venu en aide aux Polonais en détresse sur les pentes du Lhotse, ils m'ont invité à participer à l'ascension hivernale du K2 qu'ils préparaient. Personne n'avait encore réussi à atteindre le capricieux sommet en hiver et les Polonais ont décidé de ré-essayer, après leur tentative de 1986. Au milieu de l'année 2002, cette idée abstraite et les paroles brumeuses prennent forme.

On peut considérer les Polonais comme les pionniers des ascensions hivernales sur les 8 000. Les grands alpinistes Andrzej Zawada, Jerzy Kukuczka, Krzysztof Wielicki, Tadeusz Piotrowski et d'autres ont rendu célèbre l'école alpine polonaise.

Mais il y a aussi la jeune équipe du Kazakhstan, qui effectue depuis quelques années, et sans accident, de belles ascensions sur les plus hauts sommets du monde. Cette série de réussites offre d'eux une image flatteuse, ils sont estimés comme une équipe très bien préparée techniquement et physiquement. Quand nos grimpeurs réussissent malgré les conditions difficiles, là où beaucoup d'autres abandonnent, l'indulgence dans le regard des célèbres alpinistes se transforme en respect. À la suite de quoi on nous invite, moi et Vassily Pivtsov, athlètes du club de l'armée kazakhe, à participer à l'expédition hivernale au K2.

Finalement l'équipe se compose d'une généreuse quinzaine d'alpinistes polonais et de quatre grimpeurs « ex-soviétiques ». En plus de moi et Pivtsov sont invités Ilias Thukvatulin, originaire d'Ouzbékistan et Gia Tortladze de Géorgie. Les Polonais ont l'intention, grâce à la diversité des origines des participants, de profiter des performances de l'école alpine soviétique.

Pour l'ascension et à des fins médicales, nous achetons des bouteilles d'oxygène dont le transport me donne du fil à retordre

à l'aéroport. Nous traversons la ville de long en large, réglant des questions de paperasse, j'ai les nerfs à vif, si bien que quand on me remet enfin les bouteilles de gaz en mains propres, je tombe sans force et dors plus de douze heures d'affilée. J'aimerais ici exprimer ma plus grande gratitude à M. Kojagapanov, directeur des autorités douanières, et à tous ceux qui nous ont aidés. Car comme le montrera la suite des événements, les bouteilles d'oxygène joueront un rôle important lors de l'expédition.

Krzysztof Wielicki, l'un des alpinistes les plus autoritaires du monde, est à la tête de l'expédition. Sous sa direction, tous les membres de l'équipe se réunissent à la mi-décembre dans la ville chinoise de Kachgar. La population est majoritairement ouïghoure, et dans cette province fertile, la terre est cultivée jusqu'au dernier recoin. Le travail dans les quartiers ouvriers de la ville ne s'interrompt que pour la prière. Lors des courtes pauses, toute la population masculine se précipite dans les mosquées. Leur sanctuaire vénéré, au centre de la ville, nous fascine avec ses hautes coupes pleines de finesse.

À Kachgar, nous retrouvons deux Népalais, Lakchu et Birbal, et cinq Pakistanais d'un peuple montagnard de Hunza – Rahmet, Amin, Ali, Sarvar-han et Selim. Les deux premiers sont des cuisiniers et les derniers nous seconderont dans les tâches de routine les plus dures de l'expédition. Tous les sept ont l'expérience des expéditions. Ils nous aideront à organiser le camp de base et, comme l'on pourra le constater ensuite, l'expédition n'aurait pas pu se passer d'eux.

Une longue approche nous attend. Grâce aux véhicules tout-terrain, notre grande compagnie d'alpinistes arrive deux jours plus tard à la fin de la route carrossable au milieu de nulle part, où des douaniers chinois aux grandes oreilles et aux yeux tristes se hâtent de nous faire franchir le barbelé qui matérialise la zone frontière. Nous déchargeons le matériel d'expédition des 4x4.

ÉPILOGUE

QUELQUES PRÉCISIONS ET RÉFLEXIONS EN GUISE DE CONCLUSION

Je n'aurais ni le temps ni la force de raconter tous les sauvetages auxquels j'ai participé. Nombreux sont ceux dont je me souviens avec difficulté. Il ne me reste parfois que des émotions.

Le premier se déroule en 1993 dans le massif du Tuyuk Su¹⁶. Quelqu'un a chuté au début de l'arête nord du pic Maïakovski et s'est fait mal aux jambes. Naturellement, tous ceux qui se trouvent dans les alentours vont lui porter secours. Mon rôle est petit, certes. Après la traversée du glacier, on me confie une des poignées de la civière pour aider à porter sur 200 mètres. Un 4x4 nous attend au pied de la moraine mais nous restons plantés, confus, car nous ne savons pas comment y faire entrer le blessé. Et là, sous nos yeux, la victime que tout le monde portait en se surmenant (on pensait qu'il avait les jambes cassées) se lève de la civière et dit : « C'est bon, merci, ça suffit. » Il repousse les bras des secouristes et traverse les 20 mètres le séparant de la voiture, s'y assied et part vers la ville. Sur le moment, la situation semble comique. Les sauveteurs, hébétés, n'en croient pas leurs yeux. Tout le monde essaye de tenir sa langue, mais l'émotion est trop forte. Je me souviens du nom de cette personne parce qu'on l'a beaucoup critiquée. Au moins, elle a dit merci...

16. Près d'Almaty (Kazakhstan), où Denis Urubko venait de s'installer.

CRÉDITS PHOTO

D. Urubko, M.-J. Cardell, M. Zanga, S. Moro, B. Dedeshko.

REMERCIEMENTS

L'épilogue est écrit par l'auteur avec l'aide d'Anna Piunova et Dimitri Klenov, rédacteurs du site www.mountain.ru

TABLE DES MATIÈRES

En guise d'introduction.....	9
1. Un sommet pour soi.....	13
2. Le baiser du ciel et de la terre.....	43
3. Une faille dans la stratégie de survie.....	63
4. La vie comme un rêve.....	93
5. Élégance de l'efficacité.....	119
6. N'hésite pas.....	169
Épilogue.....	203

Denis Urubko

SOS Himalaya

La France a découvert Denis Urubko en janvier 2018 lorsqu'il s'est porté au secours d'Élisabeth Revol, en perdition au Nanga Parbat. Abnégation : il renonce au K2 dont il tentait l'ascension hivernale ; suspense : la paroi du Nanga est immense et les infos floues ; exploit : il gravit 1 200 mètres de paroi en pleine nuit ; chance ou miracle : il retrouve la Française dans les ténèbres. Urubko raconte ce secours dans le détail pour la première fois. Mais il n'en était pas à son premier exploit : au moins six fois, il a ramené des alpinistes de la « zone de la mort », ces hautes altitudes où chacun est trop obsédé par sa propre survie pour penser aux autres. Si Urubko peut jouer les saint-bernards, c'est qu'il est un as des 8 000, doué, entraîné et affûté. Il a su raconter ces histoires extraordinaires avec une voix talentueuse et singulière, où l'humour le dispute à l'orgueil.

Denis Urubko est né en 1973 au pied du Caucase, en URSS. Il a pris la nationalité kazakhe en s'engageant dans l'armée aux débuts de sa carrière d'alpiniste, puis la nationalité polonaise lorsqu'il a participé à des expéditions hivernales nationales. Il a gravi vingt-deux fois des sommets de plus de 8 000 mètres, un record – parfois à plusieurs reprises, toujours sans oxygène, même en hiver. *SOS Himalaya*, traduit du russe par Nina Neverov, est son premier livre publié en France.

25 € TTC (prix France)



www.editionspaulsen.com